

LA SULTANE RUTHENE

MICHEL SOKOLNICKI

Le Portrait :

Rossa Solymanni Uxor tel est son titre sur un portrait conservé au Vieux Sérail, peint d'après une ancienne miniature qui, paraît-il, n'existe plus. En principe la peinture humaine n'était pas admise dans la Turquie de jadis, mais il y eut des exceptions. Fatih fit peindre son portrait au venitien, Gentile Bellini, dont la mémoire est perpétuée à Istanbul par le portique de la mosquée de Mahmut Paşa, attribué à son dessin. D'autres artistes étrangers de moindre renommée ont laissé des portraits d'autres sultans, jusqu'en plein dix-neuvième siècle, ou Abdül Aziz entretenait à sa cour un peintre Polonais, Stanislaw Chlebowski. Il n'est donc pas étonnant que la Sultane Ruthène, aussi bien que Mihrimah, sa fille, eurent leurs miniatures ou portraits et que ces images fûrent soigneusement cachées aux croyants. Ainsi Haseki Hürrem —l'Elue et la Riante, la préférée du grand Soliman et, plus tard, son épouse légitime, nous regarde encore aujourd'hui à travers la toile noircie : sans sourire, aux yeux expressifs et réfléchis, la tête délicate couronnée d'un précieux diadème et surmontée d'un voile blanc.

Le Nom :

La postérité l'a appelée "Roxolane". Les origines de ce nom factice sont douteuses. Cependant, un poète polonais du XVII^e siècle, Zimorowicz, parle des "Roxolanes, damselles ruthènes". Il se peut donc qu'on ait parlé, déjà aux temps de Jagellons et de grands sultans Osmanlis, des *Roksolanés* ou *Rokselanes*, filles enlevées dans les raids tartares en Podolie ruthène.

Ici se pose un problème qui n'est pas uniquement du domaine de la géographie. Le terme *Russie, Russe* —en Anglais *Russia, Russian*— s'applique uniformément, en géographie, en politique et en histoire aux pays de la Grande, Petite, Blanche ou Rouge Russie d'hier et d'aujourd'hui. Ce genre d'appellation crée un malentendu, aux conséquences fâcheuses. En russe il existe deux termes distincts : "*Rassia*",

en usage depuis le XVII^e siècle, et "Russ", citée antérieurement au XV^e siècle. Cette distinction, effacée au cours des temps, subsistait sous d'autres formes: la Grande Russie fut appelée *Moscovie*, la Petite qui formait une partie intégrante de la Confédération Polono-Lituanienne (*Rzeczpospolita*) était nommée *Ukraine*. Ce sont ces termes mêmes que nous retrouvons gravés sur les cartes géographiques au XVI^e et encore au XVII^e siècle.

Donc, Rossa, ou si l'on veut Roxelane, n'étant pas Moscovite était Ukrainienne ou plutôt Ruthène.

Les Origines :

C'est le XIX^e siècle, époque romantique, qui a embrouillé beaucoup de pages d'histoire de l'Europe Orientale — de Pologne, de Russie, de Turquie. *Rossa* ou *Roxelane*, on la considérait Russe au sens de chercher son pays d'origine dans la "Russia", ou *Moscovie* de ces temps revolus. Or, on peut affirmer avec un haut degré d'exactitude, que la future sultane ne provenait et ne pouvait pas venir de Moscovie, par contre qu'elle était originaire de l'Ukraine polonaise.

La Turquie du XVI^e siècle n'avait pas de frontières communes avec la Russie. Par contre, elle possédait une longue et parfois incertaine frontière avec la Pologne. Quant aux Tartares, dont les incursions en Pologne étaient souvent relatées à cette époque, ils possédaient des frontières communes aussi bien avec celle-ci qu'avec la Moscovie; mais les provinces limitrophes de cette dernière formaient de vastes espaces incultes où l'on ne venait pas pour chercher du butin ou des filles à enlever. On ne connaît pas au XVI^e siècle des raids tartares en Moscovie; en en connaît de nombreux en Pologne.

La future sultane était — d'après toutes les traditions — une fille enlevée de son pays d'origine par les Tartares et vendue au Harem du Grand Seigneur. Ici s'ajoute une tradition polonaise. D'après celle-ci, relatée déjà à une époque assez ancienne, elle s'appelait *Aleksandra Lisowska*, était la fille d'un prêtre ruthène et fut enlevée par les Tartares dans sa bourgade natale — Rohatyn. Cette localité se trouve sur le fleuve Dniester, entre Halicz et Lwow, donc en contrebas des Carpathes et aux confins de la Pologne avec la Hongrie et la Moldavie, pays de litiges séculaires.

Il y a lieu d'ajouter qu'à cette époque et depuis le concile de Florence (1439) l'Eglise Orientale en Pologne était unie à l'Eglise

catholique et soumise à l'autorité de Rome. Les *Uniates* jouissaient d'une large autonomie religieuse: leur culte suivait le rite grec et leurs prêtres étaient mariés.

Haseki Hurrem :

Au temps de l'enlèvement de la fille ruthène, vers 1520, un grand sultan montait sur le trône des Osmanlis. Soliman était âgé de 25 ans et, suivant les habitudes, c'est la *Valide-Sultane* qui dominait le Palais Impérial. La tradition veut que c'est elle qui fit le premier choix pour son fils, encore héritier du trône. Cependant, dès la seconde année du règne, une nouvelle étoile monta au ciel du Harem.

On racontait plus tard qu'elle jouait à la guitare, qu'elle se plaisait à chanter — sans doute les airs natals, nostalgiques et mélodieux, de son pays. Ainsi, paraît-il, Ibrahim Paşa, l'amî de jeunesse et premier Grand Vézir du Soliman charma son maître en jouant du violon; et de même la fille ruthène gagna le grand lot de sa vie à la faveur de cette "douce puissance de la musique" qu'invoquait, quelques années plus tard, Shakespeare. Mais "la riante" ne négligea point d'autres moyens pour parvenir: elle donna consécutivement quatre fils à son amant impérial. Et aucune des victoires glorieuses du Sultan-guerrier ne fut célébrée ni fêtée avec tant d'éclat que la cérémonie de circonsion des quatre garçons: Soliman y arriva, fin juin 1530, quittant les murs de Vienne assiégée, et durant 18 jours et nuits des festins ininterrompus se déroulaient sous son regard bienveillant et orgueilleux. Bientôt on apprenait que le Sultan ne reposait qu'avec sa bien-aimée et ne conversait qu'avec elle. Lorsque profitant déjà des privilèges dus à son rôle de l'"élue" et de la mère des fils du Sultan, Haseki Hürrem conçut le projet d'ériger à son nom une mosquée et un hôpital, elle sut obtenir un firman qui l'affranchissait et l'autorisait à garder ses propriétés à elle. Peu de temps après Soliman prit la décision de l'épouser: on ne précise point, dans les chroniques, la date de cet événement; on sait seulement qu'il advint au début de la quatrième décennie du siècle. A partir de ce moment une loge fermée fut montée au Hippodrome, à côté du trône doré du Seigneur. A part ses quatre fils la Sultane lui donna une fille qu'on nomma *Mihrimah*, Soleil et Lune.

Amour et Politique :

Tels sont les faits, retenus par les historiens de la Turquie. Il sont peu nombreux si l'on considère que la femme ruthène régna

avec Soliman durant trente-sept ans. A cette époque l'Empire des Osmanlis se trouvait au sommet de sa puissance et s'étendait de la Mésopotamie jusqu'au Danube, des Carpathes et du Caucase jusqu'au détroit d'Aden, de l'Égypte jusqu'en Algérie. Le maître incontesté de cet immense état ne s'est pas contenté d'honorer, selon les habitudes, la mère de ses fils: il l'a élevée au rang de son épouse légitime — premier mariage formel d'un sultan depuis 150 ans, quand la princesse serbe devint l'épouse de Beyazıt I Yildırım. A partir de ce moment la Sultane a été, en guerre ou en paix, la conseillère de son époux. Elle ne l'accompagna pas dans ses lointaines randonnées mais, durant l'absence, échangea avec lui une correspondance régulière, parfois formulée en poèmes. Soliman, suivant les traditions littéraires des ses ancêtres écrivit lui-même des vers: l'un d'eux, resté célèbre, fut dédié à la Sultane. Réciproquement, celle-ci lui envoyait des poésies composées par elle en son honneur.

Sur le fond de ces relations extraordinaires une légende s'établissait, non exempte d'exagération. Ses sources se trouvent surtout dans les rapports envoyés à leurs gouvernements par des ambassadeurs et agents étrangers: Busbek, habile et méticuleux représentant d'Autriche, les envoyés de Gênes et de Venise. Il faut cependant, en utilisant ces sources, considérer les préjugés religieux de ces temps, les conflits et guerres qui opposaient le Sultan-guerrier à une grande partie de l'Europe. Les données fournis par ces rapports, ainsi que d'autre part les récits des chroniqueurs turcs, doivent être soumis à une analyse détaillée et critique.

La légende ne cesse de représenter la vie de la Sultane Hürrem comme une longue série d'actes criminels inspirés par une ambition effrénée. Elle aurait, dès les premiers instants, ensorcelé Soliman, en le forçant, pas à pas, par une intrigue savante, d'abord à la libérer de l'esclavage, ensuite de l'épouser. C'était son influence qui serait à l'origine de la disgrâce d'Ibrahim et c'est à elle que reviendrait la responsabilité de l'exécution cruelle et trahitreuse du vezir (1535). Toujours suivant la légende, elle aurait travaillé en faveur de son gendre Rüstem; c'est elle aussi qui, pour assurer la succession du trône pour ses propres fils, aurait tourné l'esprit du Padişah contre le valeureux héritier, issu de sa première liaison avec Gülbahar; c'est elle donc qui aurait provoqué par ses sombres intrigues, la

terrible tragédie du 5 Octobre 1553, l'étranglement de Mustafa, en présence de son père, par les exécuteurs sourd-muets. C'est d'elle enfin que daterait l'époque où le gouvernement de l'Empire fut relegué au Harem, ainsi que l'arrivée au trône du faible et devergondé Selim II, ce qui marqua la fin de la grande époque et le commencement du déclin.

En chaque légende, léguée à la postérité, il subsiste un grain de vérité. Haseki Hürrem doit certainement être comptée parmi ces femmes volontaires et insatiables dont le désir et le but fut le pouvoir. Sous son charme et son sourire on sent en elle la ruse qui marque souvent le caractère ukrainien. En même temps on lui doit de reconnaître en elle l'art de la conduite et la constance dans les entreprises. Elle n'arrive cependant à exercer sa pleine influence qu'après avoir partagé le lit du Sultan au moins dix à quinze années; done, l'influence qu'elle sut exercer n'était point l'effet d'un élan d'amour, mais plutôt d'une confiance réciproque et de reconnaissance pour la fidélité. Soliman pouvait être prompt à répondre aux sentiments tendres mais il resta toujours lui-même et ne fut jamais un jouet involontaire de qui que ce soit. Il ne ressemble pas au type des guerriers romantiques d'Occident, sans peur ni reproche, hormis pour la femme adorée.

Actions et Caractère du Sultan :

Ibrahim Paşa, Grand Vézir de Soliman et première victime supposée de la Sultane, était, comme elle, un affranchi et arriva d'en bas de l'échelle sociale jusqu'au faite. Fils d'un marin grec, page en chef au Harem, il gagna les grâces du Sultan. Durant les douze années de ses fonctions il fut comblé d'honneurs et de récompenses et, pendant que son maître guerroyait de Bagdad jusqu'à Vienne, il contrôlait seul, le pays. "Tout ce que je désire est fait —déclarait-il à la députation autrichienne: et si mon maître ordonne une chose qui ne me convient pas, celle-ci n'est point exécutée; et si moi je l'ordonne et lui veut le contraire, c'est ma volonté qu'on exécute et non pas la sienne". Ainsi vers la fin il dépassa la mesure: il fit assassiner un des meilleurs conseillers impériaux qui le gênait. Appelé par le Sultan à souper et coucher auprès de lui, il fut étranglé dès qu'endormi. Soliman aurait remarqué à cette occasion, combien le sommeil ressemble-t-il à la mort (1535). Il semble donc inutile

de rechercher dans cette ténébreuse affaire d'Etat une influence quelconque de Hürrem, Sultane depuis peu d'années.

Il est moins simple de juger le cas de l'étranglement du malheureux Mustafa. La Sultane connaissait-elle la décision suprême? Rongeait-elle peut-être pendant des années entières l'esprit méfiant de son maître². Et cependant il n'est que juste de constater que, déjà à quatorze années de distance de la nuit tragique d'Eregli, Soliman enjoignait à son grand vezir et homme de confiance le devoir de surveiller Mustafa ainsi que certains mouvements des troupes ordonnées par celui-ci. Et toujours suivant les sources contemporaines l'héritier du Sultan aimait à s'entourer des militaires qui lui étaient dévoués: on observait aussi chez lui "des ambitions par trop téméraires".

La cruauté était une marque inaltérable du despotisme de ces temps —et l'Orient n'était pas seul à la pratiquer au seuil de l'ère moderne. La cruauté ternit le caractère de plusieurs parmi les sultans. Selim I, père de Soliman, connu pour être un tyran féroce, écrivait aussi des beaux poèmes: il assassina, un après l'autre, ses frères et ses neveux, massacra les Shiïtes de son empire, livra au bourreau aussi-bien les chefs des ennemis battus que ses propres vezirs, commandants des troupes ou juges. Le grand-père, Beyazit II, célèbre pour son savoir, sa bibliothèque et la protection étendue aux écrivains, ne s'apaisa pas avant d'atteindre et de faire tuer son frère Cem; lui-même, après un règne de trente ans fut probablement empoisonné sur l'ordre de son fils. Ainsi était mise en oeuvre la loi décrétée encore par Fatih et depuis partie intégrante de la constitution de l'Empire: il y était déclaré "permissible à celui des illustres fils ou petit-fils qui monteraient au pouvoir suprême, d'éliminer ses frères afin d'assurer la paix du monde".

Il faut considérer ces lois et ces habitudes avant de juger les actions rudes de Soliman. Il était sans pitié pour les vaincus. Il faisait abattre par milliers les prisonniers de guerre hongrois. Il prépara l'exécution de son ami de jeunesse et collaborateur de longues années, Ibrahim, dans les moindres détails. Il appliqua une détermination analogue et le même raffinement au meurtre de son fils, n'oublia point dans la suite de faire assassiner la femme et l'enfant de Mustafa. Après la mort de Hürrem il n'hésita point de faire massacrer

le fils préféré de celle-ci, Beyazit, ensemble avec ses quatre enfants mâles, et paya 400 mille ducats au Şahinşah pour les lui avoir traîtreusement livrés. Le caractère du grand sultan resta jusqu'à la fin indompté, son attitude ferme et décisive ne changea pas. Il fit tuer, à l'instar d'Ibrahim, un des ses derniers grands vézirs, Ahmet. Donc, il n'existe pas de raison suffisante pour attribuer ces actes de violence uniquement à l'influence de sa femme bien-aimée, ou, encore moins, à un emportement amoureux du souverain. La grâce de la miséricorde n'existait pas dans cette cour, pas plus que dans celle des Tudors qui, contemporanément, régnaient en Angleterre. Le plus intègre parmi les serviteurs du sultan, le fameux grand vézir Sokullu Paşa, n'a pas hésité à faire exécuter, sur l'ordre de son maître, Arslan, chef d'armée en disgrâce. Peut-être se reconfortait-on par la même maxime attribuée au fils du Conquerant que "les têtes coupées deviennent la risée de l'autre monde pas moins que de celui des vivants".

Haseki Hürrem paraît, par contre, entièrement responsable de la carrière et des méfaits de son gendre Rüstem Paşa. Ce croate habile et rusé s'est averé plein de ressources en finances et savait couvrir de larges déficits de guerre ce qui aida, autant que l'influence des femmes, à son élévation. Ce dignitaire, "ténébreux, rancunier et rapace", sut ménager en même temps sa propre fortune et, vers la fin, en sa qualité de grand vézir, vendait les charges d'état et accaparait les fonds publics, en instituant ainsi les pires habitudes de la décadence. Après sa mort on a enregistré ses immenses richesses: terrains et domaines, esclaves et troupeaux, armures et harnais, or et bijoux, des centaines de corans illuminés, des reliures précieuses, des brocarts et des broderies. Compensant les dissipations de son mari, Mihrimah fondait des oeuvres pieuses, faisait bâtir de belles mesquées. L'une d'elles, ornée de dentelles de pierre, s'élève sur la rive asiatique à Üsküdar; une autre demine par sa svelte silhouette la grande muraille byzantine. Une troisième mosquée, sous le nom même de Rüstem Paşa, modeste dans ces proportions, s'énorgueillit d'une des plus belles et raffinées décorations de faïences au coeur de la vieille ville

Gente Ruthena Nazione Polona :

Il existe peu de données précises au sujet de la Sultane Ruthène en Pologne. A part son nom et sa provenance on semble savoir qu'elle

connut la langue polonaise, donc jouissait d'une certaine éducation. Ce qui paraît par contre plus certain, on affirme que, durant sa haute carrière à la cour des Osmanlis, elle ne cessa d'exercer une influence bienfaisante sur les relations de la Turquie avec la Pologne. Un historien polonais du XIXe siècle notait, sur la foi de ses recherches documentaires, que "le roi Sigismond I maintenait l'état de paix avec les Turcs et trouva une alliée inattendue au Divan dans la personne même de la femme adorée par le sultan".

Déjà l'historien distingué de l'empire des Osmanlis, l'autrichien Hammer, écrivait au sujet du règne de Soliman qu "à cette époque aucune des puissances d'Europe n'envoyait si souvent des ambassadeurs auprès de la Haute Porte que la Pologne", et souligna à cette occasion l'amitié qui s'établit entre les deux grands monarques contemporains. En vérité, du temps de Soliman, dix-huit envoyés polonais arrivèrent à la cour du Grand Seigneur et, parmi eux, des hommes d'état et de hauts dignitaires de la couronne. La paix entre la Pologne et la Turquie fut instaurée vers la fin du XVe siècle par Alexandre Jagellon et Beyazit II; renouvelée en 1502 elle fut conclue à nouveau sous le règne de deux grands monarques, Sigismond I et Soliman en 1524. Huit ans après, en 1532, le sultan renouvela solennellement à la Pologne les assurances de paix et d'amitié, et on se jura à cette occasion l'aide mutuelle "contre tous les ennemis". Ceci a dû se passer un ans après le mariage du sultan. La paix entre les deux grands pays limitrophes dura en tout pendant 130 années—époque la plus longue dans l'histoire de leurs relations.

La contribution de la Sultane Ruthène à cette oeuvre de paix et d'amitié ne peut être mise en doute. Il est vrai qu'à une époque plus récente on avait forgé des lettres échangées par les deux monarques, donc qu'il s'impose une étude minutieuse des documents qui pourraient exister encore. Mais, en Pologne, il se trouvait aussi des lettres personnelles de la sultane même, adressées au successeur de Sigismond, Sigismond Auguste (1548—1572), dernier roi de la dynastie de Jagellon. On a même retenu le nom de l'envoyé de la sultane, un certain Hasan Ağa, qui portait au roi de Pologne un message personnel. Hürrem citait dans sa lettre les paroles du grand Sultan: "avec le vieux roi nous étions comme des frères, et, s'il plaît à Dieu, nous resterons avec le nouveau souverain comme père et fils".

Le Türbé :

Soliman fut le dixième sultan de la dynastie des Osmanlis, ce chiffre centenant, selen les contemporains, un présage heureux. Connu en histoire comme *Législateur*, appelé par ses courtisans "Ombre Terrestre de la Dêité", il vécut plus de 70 ans et mourut, ainsi qu'il vivait, au camps militaire (Shiget 1566), six ans avant le décès -du dernier de Jagellons. Quelques années auparavant mourait son épouse, fidèle compagnon de sa vie orageuse et fière. "L'amour vient de Dieu —dit le texte— mais la violence provient aussi de Dieu". Il est permmissible de supposer que Soliman gardait le souvenir des années vécues avec sa bien-aimée, lorsqu'il ordonna de lui bâtir, à côté de son propre magnifique mausolée, un turbé séparé. Avec son décor de faiences au dessin fleuri, aux couleurs d'un azur voilé, ce tombeau apparait encore aujourd'hui tel un diadème couronnant son cercueil.

Sources :

Hammer, *Histoire de l'Empire Ottoman* / Edition française /, Paris Vol. V - VI; particulièrement v. la note Vol. V, p. 485 s. 99,

Chalcondile Athénien / et / Thomas Artus, *Histoire des Turcs*, Paris 1660, Volume I. Gagatay Uluçay, *Osmanlı Sultanlarına*, Istanbul 1950.

Ismail Hami Danişmend, *L'Affaire de Makbul Ibrahim Paşa*, "La République", Istanbul 1948.

Thadée Gasztowtt, *La Pologne et l'Islam*, / Notes Historiques /, Paris 1907.

S. T. Gasztowtt, *Turquie et Pologne*, Paris 1913.

Julian Bartoszewicz, *Poglad na Stosunki Polski z Turcja i Tatarami* / Aperçu des Relations de la Pologne avec la Turquie et les Tartares /, Warszawa, sans date probablement vers 1890.

Tadeusz Bilinski, *Roksolana "Haseki"*, *Polka na tronie Sultanow* / Une Polonaise sur le trône des Sultans / Kraków, "III. Kurier Codzienny", 1930.

The Ukrainian Encyclopedia, New York.

Iconographie :

Rossa Solymanni Uxor, portrait peint d'après une miniature qui parait ne plus exister. Musée du Topkapı, Istanbul.

Roxolones Sol : Uxor, portrait oux Uffizi, Florence.

Rosa Solimani Turc. Imp. Uxor, portrait ou Münz. Cabinet. Wien.

Gravure venitienne : "La piu bella e piu favorita Donna del gran Turcho dita la Rossa", In Vcnezia per Mathio Pagan in Frezaria ben per insegna la Fede.



Portrait de Roxolane, Musée des Uffizi, Florence.

Michel Sokolmcki



Portrait de Roxolane, Musée de Topkapı, Istanbul.